

**Articles parus dans le bulletin n° 11 – 2016,
publié en mars 2017**

Résumés rédigés par Patrice Boufflers

n° 162 – pages 15 à 28 – Les *villae* gallo-romaines du Territoire de Belfort – Auteur : Jean-Pierre Mazimann

On dénombre actuellement seize *villae* gallo-romaines dans le Territoire de Belfort : ce sont celles de Banvillars, Bavilliers, Belfort, Bessoncourt, Bourogne, Danjoutin, Delle gare, Delle Henrion, Denney, Essert, Fêche l’Eglise, Florimont, Grandvillars (2 sites), Offemont, Phaffans.

Une *villa* est une exploitation agricole, sise sur un domaine d’étendue variable pouvant se mesurer en dizaines ou centaines d’hectares. Une villa est constituée de deux ensembles séparés :
– la *pars urbana* : partie résidentielle, habitation du propriétaire ou du régisseur du domaine ; l'article fournit des informations sur les bâtiments, le décor intérieur, le confort, l'évolution et leur organisation spatiale.

– la *pars rustica* : constituée par les bâtiments agricoles contribuant à l'économie de la villa (remises, granges, hangars, forges, ateliers, étables, porcheries...).

Des paragraphes de l'article sont consacrés à l'économie des *villae* (lieux de vie et de production), à la consommation des habitants qui s'appuie essentiellement sur le terroir, au culte (pratiques religieuses ou culte de l'eau).

Il est illustré de cartes, schémas, plans et photos réalisés lors de fouilles ou d'expositions (reconstitutions graphiques, schémas, mosaïques, objets découverts, ...).

A noter que l'espace situé au nord de Belfort est actuellement vierge de constructions romaines connues.

n° 163 – pages 29 à 49 – Les sépultures carolingiennes de l'école de Lebetain – Auteur : Michel Colney

Le village de Lebetain près de Delle a été le lieu de trois découvertes archéologiques différentes :

- trois haches néolithiques
- des tombes mises au jour sur le site de l'école en 1966
- enfin d'autres sépultures fouillées au lieu-dit *Coteau Rose*, le long de la route de Saint-Dizier, en 1985.

L'article présente la synthèse de ce que l'on connaît au sujet des deux premières trouvailles.

Les trois haches préhistoriques ont été trouvées par Jules Belet au début du XXe siècle. Elles sont décrites, photographiées et dessinées ici.

Les sépultures du site de l'école ont été mises au jour à quatre dates différentes : vers 1850, quelques années avant 1936, en décembre 1936 et enfin en août 1966.

Diverses informations sont fournies par des articles parus dans le journal *La République* en 1936, dans le *Bulletin de la Société Belfortaine d'Emulation* en 1937 et dans le journal *L'Alsace* en 1946.

Les dernières sépultures ont été découvertes sur le site en août 1966 à l'occasion de travaux d'extension de l'école. Aucun relevé n'a été effectué à cette occasion. On ne dispose que de témoignages oraux et écrits et de quelques photographies prises après la découverte par la gendarmerie de Delle.

Les maigres informations disponibles n'autorisent qu'une synthèse très sommaire sur l'emplacement des sépultures, leur nombre, le mode d'inhumation, l'existence vraisemblable d'un cimetière... et ne permettent pas non plus d'élucider le problème de la tombe en puits découverte en 1936 au pied du coteau de l'école. Sa datation reste incertaine, contrairement à celle des autres inhumations qu'une datation C14 fixe à la fin de l'époque carolingienne.

En annexe à l'article est donnée une étude anthropologique réalisée par le Professeur Laurent Tatu à partir des pièces osseuses découvertes sur le site de l'école en 1966, lesquelles sont conservées au Musée de Belfort.

n° 164 – pages 47 à 66 – Il était une vieille maison à Courcelles – Auteur : Michel Colney avec l'aide de Jean Luc Salomé

Cet article complète un précédent paru dans le bulletin CSV n° 6 (parution en 2012) dans lequel Bernard Talon évoquait une vieille maison de Courcelles qui avait longtemps conservé son four à pain suspendu.

Au printemps 2014, le bâtiment étant en travaux, l'association a débuté une série d'observations et de relevés visant à étudier la maison dans le détail. Les recherches se sont malheureusement interrompues très vite. L'article ne fournit donc qu'une synthèse certes illustrée de nombreuses photographies mais malheureusement très incomplète, de ce que l'on connaît aujourd'hui au sujet de la maison.

Les descriptions de l'édifice débutent avec l'aspect extérieur, les murs, la toiture, le four à pain.

La visite se poursuit à l'intérieur avec le rez-de-chaussée (1^{er} niveau), la porte d'entrée de style roman, les caves, l'escalier intérieur en pierre.

Le premier étage (2^{ème} niveau) était composé de trois pièces : une cuisine, une grande salle de séjour et une troisième pièce. Les descriptions sont détaillées : cloisons, plafonds, fenêtres, cheminées, pierre d'évier, ouverture du four à pain.

Le second étage (3^{ème} niveau) était accessible par un escalier de bois. Il comprenait également trois pièces servant de chambres à coucher.

Le 4^{ème} niveau (combles) était accessible depuis le second étage par un escalier de bois assez raide. Les marches étaient composées d'un seul bloc de bois de section triangulaire, fabriquées sans doute dans des madriers, de section carrée, sciés selon une diagonale.

Malheureusement, l'étude détaillée de cette maison n'a pu être menée à terme : le propriétaire ayant retiré son autorisation d'accès ; aucun prélèvement de bois susceptible de fournir une chronologie certaine, n'a été possible. Reste donc le problème de la datation de cette construction.

De longue date, l'édifice a été considéré comme étant la plus vieille maison du Territoire de Belfort, voire de la région. Elle daterait de 1165 ? De nombreux détails architecturaux typiques de la Renaissance, notamment l'aspect des fenêtres à accolades et à meneaux pour l'une d'entre elles, ainsi que l'absence apparente, décelable dans les maçonneries, de remaniements postérieurs

à sa construction, incitent à fixer l'édification de cette belle maison dans le courant du XVII^e siècle et non au Moyen Age comme on l'a longtemps prétendu.

n° 165 – pages 64 à 76 – Le meurtre de Catherine Grimont en 1782 à Lepuix-Neuf – Auteur : Patrick A.D. Grimont

Le 29 octobre 1782, dans un champ de pommes de terre situé sur le ban de Lepuix-Neuf, une dispute éclata entre Catherine Grimont et François Chappuis. Le coup de croc que ce dernier porta à Catherine Grimont causa la mort de celle-ci le 8 novembre 1782.

L'article a pour but d'éclaircir cette affaire en évoquant les lieux, le déroulement des faits, les acteurs du drame, les témoins, ainsi que le médecin et le chirurgien jurés qui ont examiné le corps de la victime.

On peut s'étonner de la rapidité de la justice de l'époque puisque le 15 novembre 1782, soit dix-sept jours après le meurtre, le procureur fiscal requiert l'arrestation de François Chappuis et le 18 novembre, le bailli Reiset ordonne qu'il soit conduit en prison pour être entendu et interrogé. Mais... on ne sait finalement pas ce qu'il est advenu de François Chappuis. Les documents manquent pour connaître la fin de l'histoire. Dommage !

Ce meurtre peut être comparé avec une autre affaire rapportée dans le bulletin CSV n° 10 de 2015 sous le titre : « Le meurtre du premier meunier de Chavanatte en 1617 » (Auteurs : Patrick A.D. Grimont et Daniel J. Lougnot).

n° 166 – pages 77 à 84 – L'église de Réchésy et ses copies suisses. L'architecte Diogène Poisat. – Auteur : Anne Kleiber.

La construction de l'église actuelle de Réchésy a été décidée par le conseil municipal le 8 octobre 1850. C'est Diogène Poisat (1818-1881) qui a alors été choisi comme architecte. Il a été l'un des bâtisseurs les plus prolifiques de la région de Belfort à partir de 1840 et au milieu des années 1860. Sa spécialité consistait à restaurer et construire des églises : Bavilliers, Vézelois, Réchésy, Rougemont-le-Château, Giromagny (toutes néo-gothiques) et Grandvillars (style néo-roman).

Deux églises ont été construites en Suisse sur le modèle de celle de Réchésy : à Saint-Imier et à La Tour de Trême.

Pour la future église de Saint-Imier, pas très loin de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel, l'abbé Mamie, curé de Miécourt, a présenté les plans de l'église de Réchésy au conseil de fabrique en 1861. Le projet a été approuvé par Berne en 1863. Diogène Poisat, ayant des problèmes de santé, se retira de l'opération en 1864 pour laisser la place à son frère Aristide. La construction de l'église s'est achevée en 1866 et c'est Prenez, collaborateur de Diogène Poisat, qui a surveillé les travaux.

A La Tour-de-Trême, commune maintenant incorporée à la ville de Bulle en Gruyère, dans le canton de Fribourg, une commission de cinq membres de l'assemblée paroissiale a organisé une longue consultation pour la construction d'une nouvelle église demandée par l'évêque depuis 1857. Des édifices ont été visités en Suisse, dont l'église de Saint-Imier, et en France, à Florimont et Réchésy.

Le 9 février 1873, le curé J.A. Savoy donnait lecture du rapport de la commission « *qui s'arrêta définitivement au plan de l'église de Réchésy qui nous avait été signalée comme pouvant parfaitement convenir pour notre localité* ».

L'église de La Tour de Trême a été consacrée en septembre 1876.

Une série de photos permet de constater les ressemblances – copies conformes – entre les trois églises, à l'extérieur comme à l'intérieur.

n° 167 – pages 85 à 90 – Le 1^{er} août 1914 au pays des Trois Frontières. Entre la guerre et la paix. – Auteur : André Dubail

Les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août 1914 resteront dans les annales historiques comme une période marquée par une tragique incertitude.

Comment vivait-on au quotidien au pays des trois frontières ? Les populations civiles avaient l'habitude de se fréquenter. Suisses, Français et Alsaciens se rencontraient au travail et dans les auberges. On se connaissait, on s'estimait. Mais brusquement, la pendule du bonheur s'était arrêtée... en espérant toujours que les puissances pourraient se réconcilier.

Le vendredi 31 juillet 1914, la tension monta au niveau international mais aussi au niveau local. Les troupes françaises reculèrent à 10 kilomètres derrière la frontière de 1871. De nombreux Français retirèrent leur argent déposé dans les banques de Porrentruy. Les trains circulant entre Boncourt et Delle ou entre Bonfol et Pfetterhouse cessèrent de rouler...

Le samedi 1^{er} août, on est en pleine confusion. On appose déjà en Alsace les affiches de la mobilisation générale. Un peloton du 11^{ème} Dragons de Belfort pénètre dans Réchésy, village frontalier situé dans la zone des 10 km. Pris pour un Allemand, le préfet de Porrentruy, Joseph Choquard, est agressé par la population de Réchésy au moment où son automobile traverse le village.

Le dimanche 2 août, c'est la fin des illusions. Le caporal Peugeot tombe à Joncherey. C'est officiellement le premier mort de la guerre.

L'article est illustré d'anciennes cartes postales des trois frontières.

n° 168 – pages 91 à 100 – Le regard de l'autre. Le fantassin de la Grande Guerre vu par ses voisins. – Auteur : André Dubail

Pendant la Grande Guerre, il existait un secteur, et un seul, sur tout le front de l'Ouest où trois armées, appartenant à trois nations différentes, se trouvaient en présence.

A cet endroit – le saillant du Largin (au sud-est de Pfetterhouse) – on pouvait voir des soldats allemands d'un côté de la Largue, des soldats français de l'autre côté de la rivière et des militaires suisses derrière une clôture en fil de fer barbelés.

Des contacts entre Suisses, Français et Allemands, il est resté des traces écrites :

– Ainsi, le commandant Fleutiaux, un officier français, a laissé un remarquable journal intitulé « *Souvenirs d'Alsace* ». Il donne son regard sur les fantassins suisses.

– Par ailleurs, le journal suisse de Porrentruy, *Le Pays*, a consacré de nombreux articles sur les fantassins français et allemands. Les troupiers français disposaient d'un certain prestige et ils étaient considérés par la presse suisse comme supérieurs aux Allemands. Ce rayonnement de l'armée française en Suisse était tel que beaucoup de confédérés venaient s'engager dans la Légion Etrangère française.

– Enfin, le capitaine suisse Charles Gos raconte, dans un petit ouvrage paru après la guerre, *Au point 510*, sa vision des fantassins français avec un certain sens de l'humour.

Ces regards étaient-ils objectifs ? Ce qui est sûr c'est qu'ils ont aujourd'hui la valeur irremplaçable de témoignages authentiques.

n° 169 – pages 101 à 147 – L’année 1916 dans le Territoire de Belfort – Auteur : Jean-Christophe Tamborini.

A partir du manuscrit des *Ephémérides belfortaines* de Louis Herbelin et de la presse locale de l’époque (*La Frontière, l’Alsace, Germinal*), Jean-Christophe Tamborini poursuit sa chronique en retraçant les événements de l’année 1916, troisième année de la Grande Guerre.

Une première partie est consacrée aux échos de la guerre en général : bombardement de Paris par des Zeppelins, situation en Roumanie, guerre sous-marine, opération des Dardanelles, situation militaire en Italie et en Russie, guerre technologique avec les nouveaux blindés, batailles de Verdun et de la Somme...

La seconde partie est plus locale et présente de nombreux documents sur les canonnades et combats en Alsace, sur les relations (tendues) de voisinage avec la Suisse, sur la guerre aérienne dans la région de Belfort.

La presse belfortaine met à l’honneur les quatre régiments comtois (44^{ème} R.I., 60^{ème} R.I., 42^{ème} R.I. et 35^{ème} R.I.) pour leur bravoure et leur tenue au combat, sans oublier les offensives menées par les régiments belfortains (371^{ème} R.I et 372^{ème} R.I.).

La population civile du département participe évidemment à l’effort de guerre : journée du Poilu, colis, vêtements, matinées de bienfaisance, concerts, séances de cinéma, emprunts de la Défense Nationale mais aussi travaux agricoles, effort industriel, sans oublier l’impôt sur le revenu mis en application après la loi de juillet 1914.

La vie dans notre département est aussi marquée par les cantonnements des troupes dans les villages, la justice militaire avec deux fusillés à Boron, les visiteurs officiels, l’installation du grand canon de Zillisheim à plus de 30 km de Belfort et ses bombardements qui occasionnent d’importants dégâts.

La population est également concernée par des restrictions de circulation, des problèmes d’approvisionnement, les dommages causés par les bombardements, ...

Enfin, la presse locale publie de longues listes de décorés et de citations mais aussi la liste des tués au combat.

L’article imposant, très documenté et intéressant de Jean-Christophe Tamborini est illustré de photos, articles de presse, affiches, documents et cartes, etc.

n° 170 – pages 148 à 157 – 1914-1918. Hommage aux paysannes et à toutes les femmes. – Auteur : Anne Kleiber

Quand on évoque la Première Guerre Mondiale, on pense immédiatement aux Poilus et aux terribles batailles qui ont eu lieu dans les tranchées. On pense moins aux femmes qui, durant cette période, ont eu leur part de souffrances et ont participé avec beaucoup de courage à l’effort de guerre.

En 1914, la France était encore un pays majoritairement rural : 56% de la population vivaient à la campagne. Les femmes ont donc travaillé aux champs, coupé le bois, se sont activées dans les champs, ...

A Courcelles, le 29 octobre 1914, le conseil municipal, constatant que l’état des travaux était normal, a voté une délibération pour féliciter les habitants du village et en particulier les femmes restées seules à la tête de leur exploitation.

En 1915, on a fait appel à elles pour travailler dans les usines à la fabrication des munitions, des avions, des canons, ... Elles ont aussi distribué le courrier, conduit des tramways, ...

Des milliers de femmes se sont engagées comme infirmières aux côtés du personnel diplômé. Certaines aussi étaient ambulancières.

Le courrier et l'envoi de colis sont devenus vitaux pour les soldats qui avaient besoin de soutien. C'est ainsi qu'on a eu l'idée des marraines de guerre pour les soldats privés de famille.

Si au début de la guerre, on a glorifié les femmes, elles ont ensuite suscité de la méfiance voire des critiques. Après la guerre, les femmes françaises n'ont pas acquis de droits nouveaux.

Quelques-unes ont reçu la Légion d'Honneur ou ont été décorées de la Croix de Guerre pour ce qu'elles ont accompli durant la guerre mais dans l'ensemble, elles n'ont pas reçu l'hommage qu'elles méritaient.

n° 171 – pages 158 à 180 – L'histoire de la chapelle Saint-Joseph à Delle, au sein du « village nègre » – Auteur : Jean-Luc Salomé

A la Voinaie à Delle, une page d'histoire récente s'est refermée après la vente, par l'association paroissiale, de la chapelle Saint-Joseph construite en 1977.

Dans les années 1923-1926, Delle connaissait un trafic ferroviaire très important avec la Suisse. Il y eut jusqu'à une centaine d'employés sur le site de la gare de Delle. Pour les loger ainsi que d'autres personnes travaillant dans les usines delloises, un nouveau quartier commença à se construire à *la Voinaie* ; on disait aussi *les Cités*. Ce nouveau quartier prit à l'époque le nom de *village nègre* pour une simple raison. Les cheminots travaillant à proximité des voies recevaient en effet les retombées de suie provenant des locomotives. Cela leur donnait un visage noirci faisant penser à des gens originaires d'Afrique noire lorsqu'ils rentraient chez eux.

En 1946, l'association diocésaine décida d'acquérir un premier terrain, à côté de l'actuelle école des Sitelles, en vue d'y installer un lieu de culte.

En 1954, les financements disponibles permirent l'acquisition d'un bâtiment en bois. Il s'agissait d'un baraquement de type Adrian qui n'était plus utilisé par l'armée. Une équipe de paroissiens bénévoles se constitua pour réaliser, avec pelles et pioches, les opérations de terrassement et le béton des fondations. Une description précise du bâtiment – forme, toit, façades, intérieur, décors, ... – est donnée dans l'article.

Au fil des années, le bâtiment en bois déjà ancien continuait de se dégrader. Germa alors l'idée de construire une nouvelle chapelle en dur. Il fallut beaucoup d'engagement des bénévoles pour obtenir une trésorerie suffisante, lancer des études, acquérir de nouveaux terrains et confier le projet aux architectes de Belfort, Oudard et Prévot. Le chantier commencé en 1976 s'acheva au mois de janvier 1978.

Les bénévoles démontèrent alors la chapelle en bois devenue inutile, afin de laisser place à un parking.

Au début des années 2000, la baisse de la population du quartier se confirma de façon certaine. La fréquentation des offices diminua également. En 2010, l'abbé Joly célébra la dernière messe dans la chapelle Saint-Joseph. Elle fut désacralisée le 5 juillet 2014. La paroisse prit alors la décision de vendre le bâtiment.

Dans cet article, un paragraphe important est consacré au cardinal Feltin, archevêque de Paris, né à Delle. L'article est complété par de nombreuses photos et portraits mais aussi par des plans, des anecdotes, ...

n° 172 – pages 181-182 – Recettes d'antan. Le remouillon et la soupe panade. – Auteur : Dany Duina

Sortez vos casseroles, vos soupières et vos plats pour deux recettes qui, sans doute, rappelleront de bons souvenirs à certains. Ce sont

- un gâteau de pommes de terre : le remouillon,
- et la soupe panade, soupe faite à partir de lait, de pain rassis et d'œufs.

Bonne dégustation !